

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le temps suspendu... Rencontre avec Ginette Anfousse

Isabelle Crépeau

Volume 25, Number 1, Spring–Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11839ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Crépeau, I. (2002). Le temps suspendu... Rencontre avec Ginette Anfousse.
Lurelu, 25(1), 69–70.



Ginette Anfosse
(photo : Pierre Charbonneau)

Le temps suspendu... Rencontre avec Ginette Anfosse

Isabelle Crépeau



C'est à l'hiver 1979 que Marie-Jeanne Robin avait rencontré Ginette Anfosse pour *Lurelu*. À cette époque, les quatre premiers albums de la série «Jiji et Pichou» étaient parus à La courte échelle. L'espiègle personnage faisait déjà fureur. Depuis, plus de vingt ans ont passé et l'écriture a pris davantage de place. D'autres albums, plusieurs romans et divers prix sont venus couronner l'œuvre importante de l'écrivaine. Et tout ce temps l'a si peu changée...

Est-ce le grand air des montagnes qui la tient loin des certitudes? Car si les années ne semblent pas troubler la fraîcheur et la spontanéité de l'auteure de la série «Rosalie», c'est peut-être parce que, comme les personnages de ses histoires, elle se tient bien à l'abri de la trop sempiternelle raison... Si elle n'a pas vu le temps passer, parions que le temps ne l'a pas vue passer non plus. Elle a trouvé refuge quelque part dans les Hautes-Laurentides. Un atelier confortable et lumineux, à quelques pas de la maison, lui permet de s'isoler plusieurs heures par semaine pour écrire.

Elle se souvient de ses débuts : «Pour moi, tout a vraiment commencé à La courte échelle. J'avais conservé mes histoires pendant cinq ans avant de publier, sans même les montrer. À cette époque, ça représentait tout un défi de faire de l'album au Québec. On ne trouvait encore que des produits européens dans les écoles : La courte échelle est venue remplir un besoin criant et, à ce titre, effectuait un superbe travail!»

Si les premiers textes sont très courts, il n'en reste pas moins qu'ils lui permettent de goûter au plaisir d'écrire. Ce qui la pousse du côté du roman. *Les catastrophes de Rosalie* avait été écrit presque deux ans avant que La courte échelle ne publie des romans. «Quand j'ai commencé *Rosalie*, explique-t-elle, il n'y avait encore rien de ce genre ici... C'était un plaisir inouï d'écrire quelque chose de très actuel, de situer l'action en plein Montréal... Il y a maintenant trop de choses semblables qui s'écrivent... Malheureusement, trop de personnages se ressemblent dans notre littérature jeunesse et c'est triste.»

Dur constat : sa participation à différents jurys lui a permis de déceler un manque désolant de diversité, malgré le nombre hallucinant de romans jeunesse publiés au Québec. Pourquoi continuer à écrire, alors? La question s'est posée d'emblée pour elle : «Quand j'ai commencé, j'étais un peu innocente. Je n'avais même jamais dessiné pour les enfants et j'ai fait ça naïvement. Mais j'ai vite pris la piqûre de l'écriture... Je n'avais alors pas lu de littérature jeunesse... J'écrivais en toute ingénuité et je sentais vraiment que ça répondait à un be-

soin. C'était tellement excitant : tout était à faire, on innovait et on avait l'impression de réaliser quelque chose d'important. Maintenant, voyant tout ce qui se publie, je ressens certainement moins l'utilité de faire ce travail. J'ai parfois l'impression que tout le monde a tout vu, tout lu.»

Par contre, elle s'émerveille de l'audace des illustrateurs et de la qualité des albums d'ici. Elle vient justement d'écrire une série de contes que sa fille, l'illustratrice Marisol Sarrazin, travaille à imaginer. Des histoires d'atmosphère qui permettront aux enfants de frissonner un brin...

Même si elle travaille avec discipline, et peu importe le public auquel elle s'adresse, sa manière de faire reste toute personnelle. Le ton frais et spontané de ses textes a beaucoup à voir avec sa méthode originale... pas cartésienne pour deux sous!

D'abord, ne lui demandez pas où elle puise ses idées, ni comment elle cerne son sujet : tout ça vient à elle en cours d'écriture. Ce qui précède l'écriture, c'est l'urgence d'écrire, la soif de retrouver les gestes, la bulle de l'écriture. Pas de sujet, pas de plan. Une phrase arrive, qui en appelle une autre, qui en exige une troisième. Tout s'enchaîne, le reste déboule de lui-même.

Voilà pourquoi l'écriture lui réserve toujours de petites angoisses et de grandes surprises. Elle ne peut pas parler de ce qu'elle fait avant le point final : un simple souffle menace la flamme.

Chaque matin, elle relit tout ce qu'elle a écrit du début et apporte des corrections. Lorsqu'elle arrive à la fin, le livre est terminé : «Le plaisir d'écrire est toujours là. C'est vraiment jouissif, parfois. Je ne sais pas comment ça va finir, ni ce qui va se passer... Et une fois le livre terminé, je n'ai pas à le retravailler parce que je l'ai fait à mesure. Je ne peux plus porter le texte plus loin, c'est à prendre ou à laisser.»

Comme l'urgence d'écrire continue à se faire pressante, elle choisit de lui laisser une belle place. Après quelques années de ralentissement, cela redevient une priorité. Avec toujours la même intensité, la même sincérité... Alors qu'est-ce qui change, avec le temps? «Peut-être simplement est-ce moins léger maintenant, réfléchit-elle. J'ai l'impression de dire des choses plus importantes. Sans alourdir le texte, toutefois... C'est important que ça se lise bien et que ça ne ressemble pas à autre chose que j'ai lu. C'est drôle de dire ça de ses propres livres, mais il faut que je m'étonne moi-même quelque part!»

Cependant d'un bout à l'autre, l'écriture demeure authentiquement la même. Désarmante de vulnérabi-



lité et de spontanéité. Sa Jiji ne vieillit pas : l'espiègle personnage fait maintenant la joie d'une seconde génération de lecteurs puisque les premiers à l'avoir lue sont maintenant en âge d'avoir des enfants. Rosalie demeure aussi fondamentalement la même : tendre et audacieuse avec de touchants élans de doute, et, même si près de quinze ans séparent la publication du premier tome et celle du plus récent, le ton reste vrai, la couleur de fond demeure unique.

Dans son entrevue de 1979, Ginette Anfosse affirmait qu'un auteur dit finalement toujours la même chose. Elle nuance maintenant sa pensée : «Je crois que la ligne de fond d'un auteur reste toujours la même. C'est sûr que le fait que j'aie écrit un chapitre ce matin-ci plutôt qu'un autre jour change l'écriture, mais il y a quelque chose au fond qui reste pareil... Une couleur... un point de vue sur le monde. Et je suis persuadée qu'il devrait y avoir ça quand on retrouve un auteur : cela fait partie de la richesse du texte. Par contre, le temps et la vie viennent aussi modifier cette couleur, je suis plus vieille et c'est sans doute pour ça que j'approfondis davantage mes textes et que l'écriture exige plus de moi. Les jeunes, eux, ne changent pas. Un bon livre

demeurera toujours un bon livre, et ce malgré les années qui passent.»

On ne peut pas parler de projet d'écriture avec elle, puisque les idées lui viennent en écrivant. Elle a bien l'intention d'écrire encore longtemps, sans urgence, en prenant le temps de vivre entre les pages. Et les années peuvent bien courir... Elles ne sont certes pas près de la rattraper!

(lu)

Ginette Anfosse a écrit et illustré les albums suivants :

Mon ami Pichou, Le Tamanoir, 1976 et La courte échelle, 1979.
La cachette, La courte échelle, 1978.
La chicane, La courte échelle, 1978.
La varicelle, La courte échelle, 1978.
Le savon, La courte échelle, 1980.
L'hiver ou le bonhomme Sept Heures, La courte échelle, 1980.
La vache et d'autres animaux, La courte échelle, 1982.
Un loup pour Rose, Leméac, 1982.
Une nuit au pays des malices, Leméac, 1982.
La fête, La courte échelle, 1983.
L'école, La courte échelle, 1983.
Sophie, Pierrot et un crapaud, La courte échelle, 1983.
Je boude, La courte échelle, 1986.
La petite sœur, La courte échelle, 1986.
La mitaine perdue, CEC et Ovale, 1987.
Dans un château, CEC et Ovale, 1987.
La tour de Cap-Chat, CEC et Ovale, 1987.
Du gâteau, j'en veux!, CEC et Ovale, 1987.
Devine?, La courte échelle, 1990.
La grande aventure, La courte échelle, 1990.
Le Père Noël, La courte échelle, 1993.

Elle a écrit les romans jeunesse suivants :

Les catastrophes de Rosalie, ill. de Marisol Sarrazin, La courte échelle, 1987.
Le héros de Rosalie, ill. de Marisol Sarrazin, La courte échelle, 1988.
Rosalie s'en va-t-en guerre, ill. de Marisol Sarrazin, La courte échelle, 1989.
Le père d'Arthur, ill. d'Anne Villeneuve, La courte échelle, 1989.
Les vacances de Rosalie, ill. de Marisol Sarrazin, La courte échelle, 1990.
Un terrible secret, La courte échelle, 1991, 2001.
Les barricades d'Arthur, ill. d'Anne Villeneuve, La courte échelle, 1992.
Le grand rêve de Rosalie, ill. de Marisol Sarrazin, La courte échelle, 1992.
Le chien d'Arthur, ill. d'Anne Villeneuve, La courte échelle, 1993.
Rosalie à la belle étoile, ill. de Marisol Sarrazin, La courte échelle, 1998.
Le grand roman d'amour de Rosalie, ill. de Marisol Sarrazin, La courte échelle, 2001.



Extraits

Parler pendant dix minutes, ce n'est pas un problème. Mais choisir un sujet, construire un plan et l'écrire en plus, c'est le plus sapristi de mocheté de devoir que j'aie jamais eu.

Je me suis cassé la tête longtemps. Mais c'est en regardant la vieille photo couleur, où je mâchouille ma suce entre mes parents, que j'ai trouvé mon sujet. J'ai d'abord écrit mon titre en majuscules, au milieu de la page et j'ai continué. C'était : L'ORFELINE.

(*Les catastrophes de Rosalie*, La courte échelle, 1987, p. 21-22.)

Après, je me suis sentie comme une sapristi de mocheté de rien du tout. Je n'avais pas réussi dans mon après-midi à ramasser la moindre niaiserie assez spéciale pour étonner un bébé de première année. Alors imaginez faire une peur bleue à des élèves de sixième année.

J'allais rappeler Marco Tifo et tout laisser tomber, quand j'ai eu mon premier éclair de génie. En apercevant Tatanne et Tatamie, mes poupées jumelles. Elles m'ont paru un peu trop roses, un peu trop joughflues, un peu trop collées l'une sur l'autre. Je les ai d'abord séparées. Et... c'est en frissonnant... que j'ai imaginé ce qui pourrait leur arriver.

(*Le grand roman d'amour de Rosalie*, La courte échelle, 2001, p. 22.)